



[Illegible white label text]





P. 240.

Zusammenfassung
(...)
...ung
...id in
...?)

1

Chanson à boire.

Je bois, je bois, ce grand coup
à quelqu'un, que j'aime beaucoup.
à la Muse de la danse
qui se met sous la puissance
d'un très-frettillant époux
c'est à vous — — — — — je bois.

À ce forgeron terrible
à ce mortel inflexible
que vous ferés filer doux
c'est à vous — — — — — je bois.

Au pere de l'harmonie
dont l'art, le goût, le genie
souvent nous enchantent tous
c'est à vous — — — — — je bois.

À l'illustre Ultramontaine
dont la voix d'une Syrene
amolliroit un caillou

C'est à vous — — — — — je bois.

Burons au Russe de Luque
dont la mourante peruque
court un chef rien moins que fou
c'est à vous — — — — — je bois.

A la plus charmante Ronde
qui peut-être soit au monde
chers amis, qu'en pensez vous
c'est à vous — — — — — je bois.

Vers à Madame de Pompadour, qui avoit
joué le Rôle de Lise dans la Comédie de l'Enfant
prodigue.

Ainsi donc vous réunissés
Sous les arts au talent de plaire
Pompadour, vous embellissés
La Cour, le Parnasse et Cythere.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel
Qu'un sort si beau soit éternel,
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis
Joyés tous deux sans ennemis
Et gardés tous deux vos conquêtes.

Reponse aux vers de Voltaire.

Pis nous stoique temeraire
Pourquoi tes vers audacieux
Vient de voiler à nos yeux
Ce qui devoit être un mystere.
Les amours des Rois, et des Dieux
Ne sont point faits pour le vulgaire.
Et lorsque dans le Sanctuaire
On porte un regard curieux,
Respecter leur gout et se taire
C'est ce qu'on peut faire de mieux.

3

À Madame du Boccage sur son Paradis
terrestre imité de Milton.

Par le brillant Essai, qu'on vient de publier
Vous nous obligez tous à vous rendre les armes.
Continués Iris à nous humilier
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

Madame du Boccage, qui est de l'Académie de Rouen,
et dont on vient de graver le Portrait a fait un Poème,
le Paradis terrestre en imitation de celui de Milton.
La Poésie n'a pas la force de l'Original: mais elle est
agréable, quelque fois un peu libre pour une femme.
Temoin ce vers.

Sans les baisers d'Adam Eve ne comprend rien.

Monsieur de Voltaire ayant à Sceaux l'appar-
tement de Mons: le Marquis de S^t. Aulaire; Il
envoya ces vers à Mad^e: la Duchesse du Maine.

J'ai la chambre de Saint Aulaire
Sans en avoir les agréments.

Peutêtre qu'à 80. ans

J'aurai le cœur de sa Bergere.

On peut tout attendre du tems

Et sur tout du desir de plaire.

À Madame la Marquise du Chatelet, qui a joué à
Sceaux le Role d'Isis dans l'Opera d'Isis. Sur
la Carabande d'Isis.

Charmante Isis vous nous faites entendre
Dans ces beaux lieux les sons les plus flatteurs
Ils vont droit à nos cœurs.

Leibnitz n'a point de Monade si tendre
Newton n'a point de Xix plus enchanteurs
Vous tournez la tête à nos docteurs
À vos traits on les verroit se rendre.

Bernouilly dans vos bras
Calculant vos appas
Briseroit son compas.

A Madame du Chatelet.

Etre Phoebus aujourd'hui je desire
Non pour regner sur la prose, et sur les vers,
Car à du Maine il remit cet empire,
Non pour voler au tour de l'univers,
Rester à Sceaux est le but ou j'aspire,
Non pour tirer des accords de sa lyre,
Les plus doux chants font retentir ces lieux,
Mais seulement pour voir, et pour entendre
La belle Isac, qui pour lui fut si tendre
Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

5
Pour Monsieur de Courtanvaux.

Vous qui réunissés tant de talens divers
Vous roulés aussi de mes vers,
Courtanvaux Danseur admirable
Et ce qui vaut mieux homme aimable.
Né parlons point de vers, et songeons entre nous
Que Dupré par despit en seroit contre vous.

Prologue de la Prude punie.

O! Vous dans tous les tems par Minerve inspirée
Des plaisirs de l'esprit protectrice éclairée,
Vous ares vu passer ce Siecle glorieux
Le Siecle des talens accordés par les Dieux.
Vainement on se dissimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts superflus
Daignés favoriser ce foible crepuscule
Du beau jour, qui ne brille plus:
Ranimez les accens des sœurs de memoire
De la France à jamais éclairés les esprits
Et lorsque vos enfants combattent pour la gloire
Soutenez la dans nos écrits.
Vous n'aurez point ici de ces pompeux spectacles,
Où les chants, et la danse étalent leur miracles,
Daignés vous abaisser à de moindres Sujets
L'esprit aime à changer de plaisir et d'objets.
Vous possedons bien peu, c'est ce peu qu'on vous donne
À peine en nos recits verrez vous quelques traits
D'un somique oublié que Paris abandonne.
Que puissent ces beautés, dont les brillants attraits,

Valent mieux à mon gré que les vers les mieux faits
 S'amuser avec vous d'une prude fripponne,
 Qu'elles n'imiteront jamais.
 On peut bien sans effronterie
 Aux jeux de la raison jouer la prudence.
 Tout de fait dans les murs à Sceaux est combattu
 Quand on fait devant vous la censure d'un vice
 C'est un nouvel hommage un nouveau sacrifice
 Que l'on présente à la Vertu.

Sur l'arrivée de Monsieur le Duc de Richelieu
à Genes, sur l'air du Revot des Marchands.

Le rejetton de Vignerods
Vient de s'embarquer sur les flots
Pour porter à la République,
Au Nom du Roi pour tout secours
Une vieille médaille antique
Qui parmi nous n'a plus de cours.
C'est le Docteur des freluquets
Le Patron des collifichets
C'est le Grand Prêtre de la Lune
C'est un Gentil-homme du Roi,
Dont la race n'est pas commune
Et qui vaut presque un Villeroy
Noël; Les Bourgeois de Chartres
Leibnitz ce nouveau Mage
À l'enfant presenta
Des joujoux de son âge
Que Monade il nomma
Le nouveau ne leur dit
Je ne sçai qui vous êtes

Mon pere sage et bon Dondon
Quand le monde il forma la la.

liv

Vers de Mons: de Voltaire
à Mons: le Duc de Richelieu.

Je la verrai cette Statue
Que Genes élève justement
Aux Seros, qui l'a défendue.
Votre grand oncle moins brillant
Vit sa gloire moins étendue
Il sera jaloux à la vue
De cet unique monument
Dans l'âge stivole et charmant,
Ou vous recutes en partage
L'Art de tromper si tendrement.
Pour modeler ce beau visage
Lui de Venus paroît la sour
On eut pris celui de l'Amour
Et surtout de l'amour volage
Et quelques traits moins enfantis
Auroient été la vive image,
Du Dieu, qui preside aux jardins
Ce double, et charmant avantage
Peut diminuer à la fin.

Mais la gloire augmente avec l'age :
 Du Sculpteur la modeste main
 Vous fera l'air moins libertain
 C'est de quoi mon heros enrage
 On ne sauroit filer ses jours
 Sur le tronc heureux des amours
 Tous les plaisirs sont de passage.
 Mais vous savez regner toujours
 Par l'esprit, et par le courage
 Les traits du Richelieu coquet
 De cette aimable creature
 Se trouveront en miniature
 Dans mil boîtes à portraits
 Ou Macé mit votre figure.
 Mais ceux de Richelieu vainqueur
 Du Heros soutien de vos armes
 Ceux du bere, du Defenseur
 D'une Republique en allarmes
 Ceux de Richelieu son vengeur
 Ont pour moi cent fois plus de charmes.
 Pardon : je sens tout le travers
 De la morale, ou je m'engage,

Pardou, vous n'etes pas si sage
Que je le pretens dans ces vers.
Je ne veux pas que l'Univers
Vous crois un grave personnage
Après ces jours de Fontenoy
Où couvert du Sang, et de poudre
On vous vit ramener la foudre
De la victoire à notre Roi
Lorsque prodiguant votre vie
Vous eûtes fait paillir d'effroi
Les Anglois, l'Autriche et l'ennie.
Vous revintes vite à Paris
Meler les Myrthes de Sypris
À tant de palmes immortelles
Pour vous seul à ce que je vois
Le tems et l'Amour n'ont point d'ailes
Et vous servez encore les belles
Comme la France, et les Genoïs.

9

Lettre de Mons: de Voltaire à S. A. S.^{me} Mad.^e
La Duchesse du Maine sur la Victoire de
Laufelt.

Auguste fille et mere de Heros
Vous ranimés ma voix foible et cassée
Et vous routeés que ma muse lassée
Comme Louis ignore le repos.
D'un crayon vrai vous m'ordonnés de peindre
Son faur modeste, et ses brillants exploits,
Et Cumberland que l'on a vu deux fois
Scher ce Roy, l'admirer, et le craindre.
Mais de bons vers l'heureux tems est passé;
L'art des combats est l'art ou l'on excelle:
Notre Alexandre en vain cherche un Appelle,
Louis s'élève, et le Siecle est baissé:
De Fontenoi le Nom plein d'harmonie
Pouvoit au moins seconder le genie.
Boileau palit au seul nom de Naerden,
Que diroit-il, si non loin d'helderen
Il eut fallu suivre entre les deux Nettes
Bathiani si savant en retraites,

Avec d'Etrees à Rosmal s'avancer?
La gloire parle, et Louis me reveille,
Le Nom du Roy charme toujours l'oreille,
Mais que L'aufelt est rude à prononcer?
Puis, quand ma voix par ses faits enhardie
L'auroit chanté sur le plus noble ton,
Qu'aurois-je fait, bleffé sa modestie
Sans ajouter à l'éclat de son Nom.

De votre fils je connois l'indulgence,
Il agréera mon inutile encens;
Car la bonté la Soeur de la vaillance
De vos ayeux passa dans vos enfans,
Mais tout Lecteur n'est pas si bonnaire
Et si j'aurois, peut être téméraire
Représenté vos siers carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers,
Si je peignois ce soutien de nos armes
Ce petit fils, ce rival de sonde
Du Dieu des vers si j'étois secondé
Comme il le fut par le Dieu des allarmes
Plus d'un fenseur encore avec despit
M'accuseroit d'en avoir trop peu dit.

Très peu de grec, mille traits de satire
 Sont le loyer de quiconque ose rire,
 Mais pour son succès il faut savoir souffrir,
 N'est partout des risques à courir,
 Et la censure avec plus d'injustice
 Va tous les jours à charner sa malice
 Sur des héros, dont la fidélité
 L'a mieux servi que je ne l'ai chanté.
 Auteurs du tems rompez donc le Silence
 Qués sortir d'une morne indolence
 Quand Louis vole à des périls nouveaux:
 Si les la Tour, ainsi que les Vandoz
 Règnent ses traits qu'un peuple heureux adore,
 Règne son Ame, elle est plus belle encore,
 Représentez ce songerant humain
 Offrant la Vierge à la main.
 Ne loués point, Auteurs, rendez justice,
 Et comparant aux siècles reculeés
 Le siècle heureux, les jours dont vous parlez,
 Livés César, vous connoitres Maurice,
 Si de l'Etat vous aimez les vengeurs,
 Si la patrie est vivante en vos feurs.

Voyez ce chef dont l'active prudence
Venge à la fois l'Énes, l'Arme, et la France,
Schantés Bellile, élevés dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers,
N'est d'un rang qui fut l'appui du trône;
N'eut pu l'être, et la faux du trépas
Tranche des jours échappés à Bellone
Au sein des murs dévires par son bras.

Mais quelle voix assez forte assez tendre
Saura gemir sur l'héroïque cendre
De ces Guerriers que Mars priva du jour
Aux yeux du Roy leur père, et leur amour!

Ô vous, surtout infortuné Bavière
Jeune froulay si digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière?

Sur vos tombeaux qui repandra des fleurs?

anges des lieux, Puissances immortelles
Lui présides à nos jours passagers
Sauvés l'autrec au milieu des dangers
Mettés sejour à l'ombre de vos ailes
Déjà Raucoure vit déchirer son flanc
Ayez pitié de cet âge si tendre

Ne verses pas le reste de son Sang
 Que pour Louis il brute de repandre.
 Ne sent Guerriers conservés les beaux jours,
 Ne frappe pas Bonac et d'Aubeterre
 Plus accablés sous de cruels secours
 Que sous les coups des foudres de la guerre.

Mais, me dit on, faut il à tous propos
 Donner en vers des listes de héros?

Scachez qu'en vain l'amour de la patrie
 Ficté vos vers au vrai seul consacré,
 On flatte peu ceux qu'on a célébrés,
 On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
 Ainsi toujours le danger suit mes pas,
 Il faut livrer presque autant de combats
 Qu'en a causés sur l'onde, et sur la terre
 Cette balance utile à l'Angleterre.

Cessez, cessez digne Sang de Bourbon
 De ranimer mon timide Apollon
 Et laissez moi tout entier à l'histoire
 C'est là qu'on peut sans génie, et sans art
 Suivre Louis de l'Escaut jusqu'au Jart,
 Je dirai tout, car tout est à sa gloire;

Il fait la mienne, et je me garde bien
De ressembler à ce grand satirique
De son Heros discret historien,
Lui pour écrire en stile veridique
fut bien payé, mais qui n'écrivoit rien.

Satyre sur M^{re} d'A. . . .

Lorsque Mercure eût achere' de savoir
 Que beaux Esprits de la four de Pluton
 Rapport des Vers, qu'en l'honneur du Saxon
 A sagotte le Singe de Voltavie
 J'ai grand regret, dit Despreaux chagrin
 D'avoir daube' d'une facon cruelle
 Dans mes ecrits le pauvre Chapelain,
 Si j'avois eu pareil Poeme en main
 J'aurois vanté les vers de la Lucelle.

Treshumble Requette
Pour S. E. Mg^{re}: le f. de H. . . . Conseiller privé,
Président du f^{re} . . . contre le nommé Ruperti
Porteur des lettres.

Le Public, Monseigneur, vous prie avec instance
De faire punir d'importance
Rupertus, ce vil Estaffier
Pour avoir porté l'Insolence
Jusqu'à se mêler d'un métier
Qu'à décoré votre Excellence,
C'est celui de Banqueroutier.
Mustre Président du Sacré Consistoire!
Ne souffrez pas, que ce faquin,
Avec vous partage la gloire,
L'emprunter de partout
Et de ne rendre rien.

N. Procureur fiscal.

Un Enfant vient de naître
 un Enfant précieux
 un Prince, qui doit être,
 digne de ses Ayeux.

L'augure est favorable;
 il fera notre amour.

Une colombe aimable
 produit elle un vautour.

Nous soupignons sans cesse
 après ce gage heureux.

Le doit d'une Princesse
 l'assuroit à nos vœux.

J'ai vu la rose éclore
 le lis naît à son tour,
 une brillante aurore
 annonçoit un beau jour.

Croissés parmi les graces
 espoir, flatteur des lis.

rassemblés sur vos traces
 les arts, les jeux, les ris.

Si la gloire cruelle
 reclame un jour ses droits

vous avez un modèle
dans le meilleur des Rois.

Dans le cristal de l'onde

L'azur des cieux nous luit,
et le flambeau du monde

S'y peint s'y reproduit
plus vivement encore
par les traits éclatants.

Le Roy que l'on adore
se peint dans ses Enfants.

Destin qui les fit naître

pour régner l'Univers

Conserve notre Maître

Ses jours nous sont trop chers.

mais ils regnent d'avance

ces dignes Successeurs,

leur Empire commence

leur Trône est dans nos cœurs.

Accours Bergers et Bergeres
 un Dieu propice a comblé vos desirs
 venés par des danses legeres
 venés tracer l'image des plaisirs.
 enfin le ciel nous a donne'
 un joli petit, un petit joli, un joli petit
 nouveau ne.

L'heureux Enfant, qui vient de naître
 est de nos lis un noble rejetton
 l'auguste fils de notre Maître
 vient d'enrichir la France d'un Bourbon
 chantons ce gage fortuné
 ce joli petit, ce petit joli, ce joli petit
 nouveau ne.

De toutes parts l'Écho repette
 en son honneur de sublimes concerts.
 le son bruyant de la trompette
 fait éclater la joie au sein des airs
 vivent ceux qui nous ont donne'
 ce joli petit, ce petit joli, ce joli petit
 nouveau ne.

Qu'il ait de sa divine Mère
le Souris fin, les Graces, la Douceur,
de son Pâpa, de son grand Père
qu'il ait aussi la bonté, la valeur.
vivent ceux, qui ont donné
ce joli petit, ce petit joli, ce joli petit
nouveau né.

17

La parfaite Indifference.
Traduit de l'Italien.

1. Couplet.

Je respire à la fin Nicette
Le ciel a plaint un malheureux.
Mon ame sans être inquiète
A brisé sa chaîne, et ses noeuds.
Epargne à ta bouche un mensonge
Grâce à ton infidélité,
A la fin ce n'est plus un songe
Que mon aimable liberté.

2.

Tant de tranquillité me guide
Qu'au amour s'il oseroit s'y risquer
En moi ne trouveroit perfide
Aucun dépit pour se masquer.
Je ne change plus de visage
Lorsque l'on prononce ton nom.
Quand je te vois seul à l'ombrage
Mon cœur n'a plus d'émotion.

La Libertà a Nice
Canzonetta.

1.

Grazie a gl'inganni tuoi,
Al fin respiro o Nice,
Al fin d'un infelice
E'ber gli Dei pietà.
Sento da' lacci miei,
Sento che l'alma è sciolta!
Non sogno questa volta
Non sogno libertà.

2.

Mancò l'antico ardore
E son tranquillo a segno,
Che in me non trova sdegno,
Per mascherarsi Amor.
Non cangio più colore,
Quando il tuo nome ascolto:
Quando ti miro in volto,
Più non mi batte il cor.

3.

Je dors sans te voir en idée,
À mon reveil ce n'est pas toi,
Qui la première à ma pensée
Vient se présenter malgré moi.
Je m'éloigne et parcours la plaine
Sans nul desir de te revoir,
Enfin sans plaisir, et sans peine
Je te revois matin, et soir.

4.

Je parle de tes doux caprices
Et de tes yeux sans rien sentir,
Je rapelle tes injustices
Sans chagrin, et sans te haïr.
Tu t'approche de moi de même
Sans que j'en sois deconcerté;
Même au rival, que ton cœur aime
Je puis parler de ta beauté.

3.

Sogno, mà te non miro,
 Sempre ne' sogni miei:
 Mi desto, e tu non sei,
 Il primo mio pensier.
 Lungi da te m'aggiro
 Senza bramarti mai:
 Son teco, e non mi fai
 Né pena, né piacer.

4.

Di tua Beltà ragiono
 Né intenerir mi sento:
 I torti miei rammento
 E non mi so degnar.
 Confuso più non sono
 Quando mi vieni appresso,
 Col mio rivale istesso
 Posso di te parlar.

5.

Regarde moi d'un œil sévère,
Parle moi d'un air de douceur,
Tout m'est égal; bonté, colère,
Fierté, Dédain, mépris, ardeur.
Ta voix n'a plus le même empire
Sur des sens, dont je suis vainqueur
Et tes yeux, ni ton doux sourire
Ne peuvent plus rien sur mon cœur.

6.

Que je sois, gai, triste ou sauvage
Tes reproches sont superflus;
Ma gaieté n'est plus ton ouvrage,
Ma tristesse ne l'est pas plus.
Sans toi, ce bois, cette prairie
Tout un jour sait plaire à mes yeux
Et seul avec toi je m'ennuie
Quand le séjour est ennuyeux.

5.

Volgimi il guardo altero,
 Parlami in volto umano,
 Al tuo disprezzo è vano,
 È vano il tuo favor:
 Che più l'usato impero
 Quei labbri in me non hanno:
 Que gl'occhi più non sanno
 La via di questo cor.

6.

Quel che or m'alletta, o spiace,
 Se lieto, o mesto or sono,
 Già non è più tuo dono
 Già colpa tua non è.
 Che senza te mi piace
 La Selva, il colle, il prato
 Ogni soggiorno ingrato
 M'annoja ancor con te.

7.

Venus est belle, tu l'égales
Je te crois encore mille appas
Mais je te vois mille rivales
À mes yeux tu n'en avois pas.
Il est même sur ton visage
(Vois quelle est ma sincérité)
Certains défauts, certain nuage,
Que je pris pour de la beauté.

8.

Lorsque j'échapai de ma chaîne
Je sentis mon cœur se briser,
J'ai honte à t'avouer ma peine
La mort même vint me glacer,
Mais pour sortir de l'esclavage,
Pour fuir un funeste trépas,
Pour survivre au plus grand outrage,
Grands Dieux, que ne souffre-t-on pas!

7.

Odi s'io son sincero.

Ancor mi sembri bella,

Mà non mi sembri quella,

Che paragon non hà.

E non t'offenda il vero:

Nel tuo leggiadro aspetto,

Or vedo alcun difetto,

Che mi pareva beltà.

8.

Quando lo stral spezzai

Confesso il mio rossore,

Spezzar m'intesi il core,

Mi parre di morir.

Mà per uscir di quai,

Per non vedersi oppresso,

Per acquistarsi se stesso

Tutto si può soffrir.

9.

L'oiseau des gluaux qui l'enchaînent
Sachant de se débarasser
Perd quelques plumes, qui reviennent
Heureux d'avoir pu les briser.
Sa liberté l'en dédomage
Il vole instruit par son malheur
Il sait en devenant plus sage
Eviter un piège flatteur.

10.

Tu sais qu'un cœur, qui brûle encore
Dit mille fois qu'il n'aime plus,
Tu crois que toujours je t'adore
Tu le penses, c'est un abus.
Non non en parlant de ma chaîne
À cet instinct seul j'ai cédé
Qui nous fait conter notre peine
Lorsque le peril est passé!

9.

Nel risco in cui s'arvenne,
 Quell' Augellin talora,
 Lascia le penne ancora,
 Ma torna in libertà.

Poi le perdute penne,
 In pochi dì rinnova,
 Cauto divien per prova,
 Nè più tradir si fa'.

10.

Sò che non credi estinto
 In me l'incendio antico;
 Perchè si spesso il dico,
 Perchè tacer non sò.

Quel naturale istinto
 Nice a parlar mi sprona,
 Per cui ciascun ragiona,
 De' rischi che passò.

11.

C'est de ses tristes aventures
Qu'un guerrier parle avec plaisir
De ses combats, de ses bleffures
Il aime à nous entretenir
L'esclave en sortant de la gêne
Pour mieux sentir sa liberté
En montrant ses fers, et sa chaîne
Insulte à sa captivité.

12.

Seulement pour me satisfaire
Je parle donc, c'est là ma loi,
D'affliger, t'aigrir, ou te plaire
Devient chose égale pour moi.
Je parle sans nulle espérance
Crois moi, ne me crois pas en fin
Tout jusqu'à ton indifférence
Tout est égal à mon destin.

11.

Dopo il crudel lamento
 Narra i passati sdegni
 Di sue ferite i segni
 Mostra il Guerrier così.
 Mostra così contento
 Schiavo che uscì di pena
 La barbara catena
 Che strascinava un dì.

12.

Parlo, ma sol parlando,
 Me s'odis far procuro;
 Parlo, ma nulla io curo,
 Che tu mi presti fe'.
 Parlo, ma non dimando
 Se approvi i detti miei:
 Ne se tranquilla sei
 Nel ragionar di me.

Tu perds un ſœur tenore, et ſincere
S'abandonne une inconstante
S'ignore volage Bergere
Lui sera le premier content.
Mais je ſais, qu'un ſœur ſi fidel
Ne vivra jamais ſous ta loi
Et qu'on peut trouver une belle
Tout auſſi perfide que toi.

13.

Io lascio un Incostante:

Tu perdi un for sincero:

Non so' di noi primiero,

Chi s'abbia a consolar.

So', che un si fido Amante

Non troverà più Nice

Che un'altra Ingannatrice

È facile a trovar.

Traduction d'une chanson piémontaise.

Je ne sais, si je ne suis malade
De fièvre, et de douleur.
J'ai un, je ne sais quoi, qui me pèse
Terriblement sur le cœur.
Il me vient certaines angoisses
Qui me font jeter de gros soupis
Hélas! moi pauvre homme, hélas je me meure!

Marchés, marchés au plus vite
Donnés vous au moins la peine
Appelés un Notaire, qu'il vienne
Car je veux faire mon testament.
En attendant de grace
Qu'on porte un peu de malvoisie
À ce pauvre languissant.

Venant à mourir je veux qu'on me fasse
La fosse dans une cave
Où il ait toujours de tonneaux pleins de bons vins
Au moins aurai-je quelque fois

un

bon

Encor quelques suffrages
Par cette odeur de vin.

Les pieds vers la muraille

Je veux que mon corps soit placé
Et qu'on me dresse la tête
Au dessous du robinet,
Pour en être arrosé
Quand le tonneau degoute
Pour servir de bassin.

Qu'on fasse sonner au lieu de cloches

En toutes les hotelleries
Qui ont été mes églises favorites
Les pots, et peintes, et les choppines.
En attendant ces Sarabandes
Les gens de toutes les bandes
Sauront, que je leur donne le bal.

Au lieu de flambeaux, et de bougies

Portes moi cinq cens verres
Soient grands, soient moyens

Pleins de bon vin de Hebeuil.
Ou moins cette illumination
Ne craint ni le vent, ni l'air
Lui'il souffle autant qu'il veut.

Couchés moi tout de mon long
Dans une furelle
Laquelle me servira de sercueil
Mais qu'elle soit bien gentille
Et bien arinée
Et pour cousin je me destine
Mon cher baril de Fraisme
Lui est tant renommé.

Lui'on me lie les mains jointes
Embrassant un flacon,
Qui soit débouché
Et plein de jus de la rigne.
Et qu'on mette sur la tête un baril,
Et qu'on en ote le fond
Pour qu'il me serve de fallotte.

Remarques bien ce que je vais vous dire
Ma carcasse étant morte
Je veux sans autre façon
Qu'elle soit portée
Par douze tonneliers
Avec une grande couverture
Bien trempée dans le vin
Qui traîne jusqu'aux pieds.

Je veux avoir pour accompagnement
Cinq cens tonneliers en galla
Avec leurs seaux sur les épaules
Et leurs entonnoirs à la main
Et cent buveurs de chaque côté.
Mais comme ceux de Hollande
Qui soient seuls tant et plus.

Après eux devront venir
Avec les pleureuses en vue
Et les fabaretiers, et les aubergistes
Qui sont en ce pays ci.
Pleurant leur malheur

Voyant qu'à la Sepulture
Est mené leur meilleur ami.

Et pour rendre la pompe plus belle
Il faut encor qu'il y ait
Au moins quelques compagnies
De Suisse et d'Allemands
Pour être du Garde pare-seux
Et écarter le monde
Armés de gobelets pleins de vin frais.

Que les quatre coins
De ma couverture mortuaire
Soient tenus, par deux paires alertes
Et meilleurs marchands de vin
Tous en habits de fête
Portant un ombre sur la tête
Durant tout le chemin.

Qu'on fasse marcher à la tête
Un timbalier, qui sonne
Lui danse, et qui timbanise

au.

Sur deux grands barils
Au milieu de deux trompettes
Lui touchent quelques petits airs
Avec des robinets à tonneau.

Puis faites moi en bel ordre
Venir à dos
Quarante six barriques
Qui sont mes canons
Toutes couvertes avec des valtrappes
Bien mouillées dans le mouste
Et qui traînent jusqu'au talon.

En chemin je veux qu'on me chante
Et gaudache déployé
Principalement au milieu de la place
Cette belle chanson
Laquelle nous chantions
Quand nous étions à table
Et que nous faisons roguer la pinte.

Passant devant mes Eglises

ca

und

Je veux vous recommander
Que vous vous y arrêtiez un peu
Afin que l'hôte vienne à la rencontre
Avec un grand vase
Plein du meilleur vin qu'il y ait
Et qu'il m'en arrose par trois fois.

Je fais mes héritiers
Toute cette troupe
Et de mes biens, et de tout ce que j'ai,
Moyennant qu'à l'hôtellerie
Ils aillent l'employer
Et sans faire des disputes
Qu'ils boivent à ma santé
Et qu'ils la répètent souvent.

Après la quarantaine
Je laisse cette incombence
À mes camarades pourqu'ils me fassent
Un petit funérail
Qu'au fond d'un caveau
Ils prennent une pointe de vin

29

Asis à l'entour du meilleur tonneau.

Au jour de mon anniversaire
Tandis, que le monde durera
Sur ma Sepulture
Qu'on me verse un baril de Vin
Pour ma gloire immortelle
On gardera la memoire
Que je chopinois bien.

Dans tous les Cabarets
Il me prend la phantasie
Que je veux que mon nom y soit
Ensemble avec mon portrait,
Il y aura bien plus de quinze
Qui en me voyant boiront à ma Santé
Lorsqu'ils seront en belle humeur.

Je remets ma charge
À Barthelemi Bronsogne
Qui est la meilleure Casogne
Lorsqu'il se traite de trinqueur

Entre tous mes camarades
Lui sont dans ma brigade
Il n'y a qu'un qui lui tienne tête.

Qu'on mette sur mon tombeau,
Cette inscription bien écrite :
Cy git, qui a perdu la vie
Le pauvre Jacques Tross
Parce qu'une seule fois
Au lieu de descendre dans la saxe
Il alla boire au puits.

Que tous prennent de moi l'exemple
De ne jamais boire d'eau
Car c'est une chose pesante
Lui fait pourrir la pance
Envoyez l'eau au Diantre
Si vous ne voulez de sitôt
Lâcher votre dernière pête.

21

Épître à Mons: de Voltaire.

O d'un Siècle éclairé turpitude éternelle!
Le chantre de Henri, dont la muse mortelle
Du Theatre françois rétablit la splendeur,
Lui parlant à l'esprit par l'organe du saur,
Fut rival des Milton, du Thafse, des Corneilles,
Enchanta l'univers par ses savantes veilles
Et dès l'enfance même illustrant son pinçeau
Fut le vainqueur d'Achille au sortir du berceau,
Lui depuis unissant aux jeux de melpoméne
Le compas d'Uranie, et l'art de Demosthène,
Des Pradons de son siècle, Aristarque éclairé
Persecuté souvent, fut toujours admiré
Enfin cet Arrouet, cet étonnant genie
L'effroi d'un Tribunal où préside l'envie
Victime du pouvoir d'un rival couronné
Dans l'opprobre des fers seroit abandonné.
Melpomene en fremit, la craintive Faïre
D'un affront si cruel pleure, gemit, soupire
Merope pour un fils suspendant sa frayeur
D'un intérêt plus cher occupe sa douleur,

Le destin d'Arrouet cause seul ses allarmes
Alzire est dans les pleurs, Azema dans les larmes
Et l'ombre de Minus de la nuit du tombeau
Semble redemander ce Sophocle nouveau.
Quoi! le Titus des Rois, des Savans le modele,
Dont l'Aurore annonçoit un nouveau Marc-Aurèle,
Le Salomon du Nord en devient l'Attila
Socrate disparoit, et l'on voit Borgia;
Ce Philosophe Roi, ce Mecene des sages
Lui de nos cœurs surpris enchaina les hommages;
Des Talens, du merite autre fois protecteur
S'en declare aujourd'hui le dur persecuteur.
Ainsi que de Lucain l'oppresser tyrannique
Commence à déréguer, sa sombre politique
Protégeant les vertus encourageant les arts
Honora pour un tems le trône des Cesars,
Mais bientôt de Sénèque oubliant les maximes
Sur sa mere expirante il couronna ses crimes,
Et de son orient éclipsa la splendeur.
Toi! l'oracle du siecle, et son législateur
Illustre malheureux, ton ingrante patrie
Par tes accords touchans si souvent attendrie,

Paris, le vrai berceau des arts, et des talens
 Osa te refuser un legitime encens;
 Esprit d'un zèle amer, l'hypocrite au teint pale
 De pelage en tes vers condamna la morale;
 Ici de Spinoza, le devot effare'
 Remarquant trait pour trait le sisteme abhorre'.
 Tantot c'etoit Oeclipse, et tantot Uranie
 Qui serroit d'aliment aux serpens de l'envie;
 Tantot du grand Henri le Pame immortel
 Du senseur fanatique envenimoit le fiel;
 Mais plus souvent encore de stupides zotes
 Elevant contre toi leurs clameurs imbeciles
 Guide' par l'ignorance ou seduit par l'erreur
 De leur organe impur en distilerent l'aigreur.
 De ces vils ennemis tu confondis la rage
 En méprisant leurs traits un Philosophe un sage
 Aux serpens de l'envie oppose avec fierte'
 L'egide de Minerve, et la posterité;
 Au dessus du vulgaire foulant aux piés la terre,
 La tranquile vertu dort au bruit du tonnere
 Les cris tumultueux du vulgaire insensé
 N'offrent rien à ses yeux, dont son cœur soit blessé'.

De ces foibles rivaux, la muse triomphante
Anéantit toujours la sabote impuissante;
L'ingénieur Gresset, le sombre Frebillon
Des fontaines, Rousseau, le cynique Piron
Sont d'autres, dont les noms brillent sur le Sarnasse
Aspirerent en vain dans leur savante audace
À flétrir les lauriers, qui couronnent ton front.
Victime de l'erreur, martyr de la raison,
De la vérité seule empruntant le langage
Tu ne compris jamais, qu'un indigne esclavage
Seroit de tes travaux le prix infortuné.
Tu' à languir dans les fers tu serois condamné
Tu' en défendant Kœnig contre un foie géomètre
Tu trouverois un jour ton rival dans ton Maître.
Tu ne compris jamais, vertueux sans efforts,
Tu' on fut ingrat sans honte, et lâche sans remords.
Tu' un Roi, dont tu chanta tes vertus passagères,
L'héroïsme douteux, les suspectes lumières,
Font la prose rampante, et les vers empruntés
Par toi seul embellis, par toi seul enfantés,
Ne durent qu'à toi seul, leur mérite, et leur gloire.
De ce Roi, dont le nom doit vivre dans l'histoire

Héritier des talens du sang des Antonins
 Sous un sceptre de fer réquiroit les destins,
 Et que de Mauportuis les erreurs insensées
 Par l'élève de Wolff seroient favorisées.

Tu prétendois en vain, Apôtre de Newton
 Enchaîner l'ignorance au joug de la raison;
 Le delire exalte d'un docte atrabilaire,
 Du celebre Leibnitz imprudent plagiaire
 Emeut tout un lieu aux accens de sa voix,
 L'âne de Balaam lui transmet tous ses droits
 L'Auguste Frederic son juge, et son maître
 Pour ne point l'approuver fait trop tôt se connoître;
 Je t'admire, et Phœbus dans ses honteux débats
 Une seconde fois est jugé par Midas.



Épître écrite du SAC de Genève
par 1755.

O maison d'Aristippe ! O jardin d'Épicure !

Vous qui me présentés dans vos enclos divers

Ce qui souvent manque à mes vers

Le mérite de l'art, soumis à la nature !

Empire de Pomone, et de Flore sa sœur

Recevez votre Possesseur.

Qu'il soit ainsi que vous solitaire, et tranquille !

Je ne me vante point d'avoir dans cet azile

Rencontré le parfait bonheur.

Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage

Il est encore moins chez le Roi ;

Il n'est pas même chez le sage ;

De cette courte vie il n'est point le partage ;

Il y faut renoncer ; mais on peut quelques fois

Embrasser du moins son image.

Que tout plait dans ces lieux à mes sens étonnés

D'un tranquille Ocean l'eau pure et transparente

Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés

D'innombrables coteaux ces lieux sont couronnés

Bachus les embellit, leur insensible pente

Vous conduit par degrés à ces monts sourcilieux
 Qui present les enfers, et qui fendent les cieux.
 Le voila ce Theatre et de Neige et de Gloire,
 Eternel boulevard, qui n'a point garanti
 Des Lombards le beau territoire.

Voilà ces monts affreux celebres dans l'histoire
 Les monts, qui ont traverse' par un rol si hardi
 Les Charles, les Othons, l'atinat et l'onti
 Sur les ailes de la victoire.

Au bord de cette mer ou s'égarent mes yeux
 Ripaille je te vois, O bizarre Amedée!

De quel caprice ambitieux
 Ton ame fut donc possedée?

Duc, hermite, voluptueux.

Ah! pourquoi t'échapper de ta douce carrière!

Comment as tu quitté ces bords delicieux
 Pour aller disputer la barque de Saint Pierre?

Dieux sacrés du repos! je n'en ferois pas tant
 Et malgré les deux Clefs, dont la vertu nous frappe?

Si j'étois ainsi penitent,

Je ne voudrois point être Pape;

Que le chantre flatteur du Triar des Romains

L'auteur harmonieux des douces georgiques
Ne vante plus ses lacs, et leurs bords magnifiques
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes Italiques.

Mon lac est le premier. C'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la Déesse éternelle
L'Âme de grands travaux, l'objet des nobles vœux
Que tout mortel embrasse, ou desire ou rappelle
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans la cour des Tyrans est tout bas adoré,
La liberté. J'ai vu cette Déesse altière
Descendre de Morat en habit de guerrière
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portoit ces piques et ces dards
On trainoit ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle même brisa quand ces mains triomphales
De Genève en danger de fendoit les remparts
Tout un peuple la suit. Sa naïve allégresse
Fait à tout l'Appennin répéter ses clameurs
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguoit aux vainqueurs.

C'est la leur Diademe, ils en font plus de conte
Que d'un ferde à fleuron de Marquis ou de Comte,
Et de ces mitres d'or à deux sommets pointus.

On ne voit point ici la grandeur insultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tissu d'une main brillante,
Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triste pauvreté.

On n'y méprise point les travaux nécessaires
Les états sont égaux, et les hommes sont frères
Liberté, liberté! ton trone est dans ces lieux.

Rome depuis Brutus ne t'a jamais revue:
Chez vingt Peuples polis à peine est tu connue:
Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur
Mais le Bourgeois à pied rampe dans l'esclavage,
Je regarde, soupire, et meurt dans la douleur.

L'Anglois pour te sauver signale son courage,
Mais on prétend qu'à Londres on te vend quelques fois.
Non je ne le crois point: ce Peuple fier, et sage,

Te paya de son sang, et soutiendra tes droits.
Aux marais du Scythare on dit que tu chancelles
Tu peux te rassurer; La race des Nassaus
Lui dressa sept autels à tes loix immortelles
Maintiendra de ses mains fidelles
Et tes honneurs, et tes Faisceaux.
Venise te conserve, et Genes t'a reprise.
Tout à côté du Trône à Stockholm on t'a mise;
Un si beau voisinage est souvent dangereux;
Preside à tout état, ou la loi t'autorise
Et reste y, si tu le peux.
Ne va plus sous les noms et de ligue et de fronde
Protectrice funeste en nouveautés féconde
Troubler les jours brillants d'un peuple de vainqueurs
Gouverné par les loix, encore plus par les mœurs
Il cherit la grandeur suprême
Qu'a-t-il besoin de tes faveurs
Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi même!
Dans le vaste Orient ton sort n'est pas si beau
Aux murs de Constantin tremblante consternée
Sous les pieds d'un Vizir tu languis enchainée
Entre le Sabre, et le cordeau.

Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau.
 Que celui du grand Tell orne en ces lieux ta tête.
 Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête
 Viens m'y faire un destin nouveau,
 Embellis ma retraite, ou l'amitié t'appelle
 Sur de simples gazons vient t'asseoir auprès d'elle,
 Elle fuit comme toi la vanité des cours
 Les cabales du monde, et son regne frivole.
 Oh! deux divinités! Vous êtes mon recours
 L'une clere mon ame, et l'autre la console,
 Presidés à mes derniers jours.



Mun. P 240







[Illegible text on a small white label]

POESIES
FRANCOIS

Msc. Dresd.
P 240